

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

Don Luis Perez était véritablement heureux de la façon noble et généreuse dont il avait été reçu par don Agostin de Sandoval.

Il fit comprendre à dona Angela que dans la situation où il se trouvait il lui était impossible de la garder auprès de lui, ce qui lui causait un vif chagrin ; sans inquiéter la pudeur farouche de sa sœur, il lui expliqua que don Lope de Tordesillas, l'ennemi héréditaire de leur famille, était tout-puissant en Sonora ; que l'emmener à Urès avec lui c'était révéler au général son



Peters Batt fit une résistance désespérée, mais après une courte lutte, il fut contraint de céder...

L'avenir si sombre pour lui jusque-là semblait vouloir s'éclaircir ; il se félicitait surtout de voir sa sœur en sûreté auprès de cette noble famille si longtemps ennemie de la sienne et complètement à l'abri des honteuses tentatives de réduction du général don Lope de Tordesillas.

Don Luis eut une longue conversation avec sa sœur ; conversation dans laquelle il lui raconta leur commune histoire que la jeune fille ignorait d'autant plus, que sa tante dona Santa, par laquelle elle avait été élevée, n'en savait pas le premier mot, don Luis qui la connaissait un peu bavarde ayant toujours eu grand soin de ne lui faire aucune confidence à ce sujet.

nom véritable qu'il cachait avec un si grand soin ; quo dès que ce nom serait connu de son ennemi, il lui serait impossible de la protéger d'une manière efficace ; qu'il importait de ne pas éveiller ses soupçons ; qu'il fallait agir avec la plus extrême prudence, et que pendant quelque temps il était contraint de la confier à la protection de la famille de Sandoval, près de laquelle elle serait non seulement en sûreté, mais encore heureuse, grâce à la vive amitié que lui témoignaient dona Helena et ses deux charmantes filles, Dolores et Luisa, ces deux dernières étant à peu près de son âge ; il assura sa sœur qu'il viendrait la voir chaque fois qu'il pourrait le faire sans danger et il

lui promit de la faire revenir près de lui aussitôt que cela lui serait possible.

La pauvre enfant était bien triste, don Luis était son seul parent, elle éprouvait pour lui une vraie amitié mêlée d'un certain respect, son frère lui imposait même un peu, c'était son seul ami, son seul protecteur, elle s'effrayait d'être ainsi séparée de lui, don Luis eut beaucoup de peine à lui faire entendre raison, cependant il réussit à la convaincre en l'assurant qu'il reviendrait la voir aussitôt après son mariage pour lui présenter dona Mercedes et lui faire lier connaissance avec elle.

Cette dernière promesse convainquit la jeune fille; à demi satisfaite elle se jeta dans les bras de son frère, en lui disant qu'elle lui obéirait, et quelle essaierait d'être heureuse loin de lui; quo d'ailleurs elle était traitée avec les plus grands égards, et que la vie qu'elle menait auprès de ses protecteurs, était en somme très agréable et que, certain de le voir bientôt, elle s'efforcera d'être gaie.

Don Luis embrassa la charmante enfant avec effusion, et cette grave affaire réglée ainsi à leur mutuelle satisfaction, il fit dévier l'entretien et se plut à écouter pendant longtemps son délicieux babil d'oiseau chanteur.

En effet, dona Angela, malgré ses dix-sept ans, était une véritable enfant, ignorante encore de toutes les choses de la vie, dont toutes les affections se résumaient dans l'amitié si vraie et si profonde de son frère.

Enfermée depuis l'âge de neuf ans dans un couvent, sa vie jusqu'alors s'était écoulée calme, pure et sans un seul nuage, son enlèvement avait été sa seule douleur, mais elle n'avait pas tardé à être rassurée par le respect et les égards que lui avait témoigné don Estevan, d'ailleurs le voyage avait été rapide, et à peine avait-elle eu le temps de réfléchir au malheur qui avait si à l'improviste fondu sur elle, que déjà elle se trouvait placée sous la protection affectueuse et toute-puissante de don Agostin et de dona Helena.

Don Luis eut ensuite un long et sérieux entretien avec don Agostin de Sandoval, entretien dans lequel furent prises certaines résolutions que plus tard, lorsque le moment en sera venu, nous ferons connaître au lecteur.

Aussitôt après le déjeuner, don Luis prit congé de la famille de Sandoval et des chefs indiens qui la veille l'avaient accueilli avec une si grande distinction; il quitta ses nouveaux amis, non pas comme un étranger auquel on a accordé une hospitalité temporaire, mais comme un fils que l'on aime et que l'on espère bientôt revoir.

Don Luis avait invité don Jose de Sandoval à assister à son mariage, ce que le jeune homme avait accepté franchement et avec le plus grand plaisir; dès le premier moment don Jose s'était senti attiré vers don Luis Perez, quoiqu'il ne le connût que depuis quelques heures seulement, il éprouvait déjà pour lui une véritable amitié; sa conduite noble et généreuse de la veille l'avait complètement séduit, il était heureux de ne pas se séparer encore de lui.

Don Jose de Sandoval était un peu plus jeune que son frère, c'était un beau cavalier dans toute l'acception que ce mot comporte. il avait l'œil fier et un peu dédaigneux, la mine hautaine et les manières essentiellement élégantes, il était revenu depuis peu de temps de Paris où, comme son frère, il avait fait d'excellentes études; son intelligence était vaste et prime-sautière; il avait un grand amour de la liberté, la vie errante qu'il menait

au désert répondait entièrement à ses instincts et à sa haine de toute sujétion: il était bon, généreux et brave comme un lion. les chefs Comanches avaient pour lui un dévouement presque aussi profond que pour son frère, don Jose se trouvait parfaitement heureux de sa position pour ainsi dire à cheval sur la barbarie et la civilisation, et ne prenant de l'une et de l'autre que ce qu'il lui fallait pour satisfaire ses goûts d'indépendance, il vivait donc ainsi, jouissant du présent et sans souci de l'avenir.

Les voyageurs avaient quitté le village vers huit heures du matin, montés sur ces excellents coursiers dont la veille don Luis avait si fort apprécié la rapidité et la douce allure; mais ils n'avaient pas repris le même chemin.

Don Estevan avait pour principe de ne jamais passer deux fois de suite par les mêmes routes lorsqu'il pouvait faire autrement.

Principe généralement adopté par les coureurs de bois et les maraudeurs et dont l'excellence est généralement reconnue par eux.

Les voyageurs s'étaient donc engagés dans des souterrains en apparence intorminables; la surprise de don Luis avait été extrême, lorsque en s'arrêtant vers dix heures du matin, c'est-à-dire deux heures après avoir quitté le village, il reconnut qu'il était beaucoup plus rapproché du Rio Grande del Norte que, logiquement, il le pouvait supposer.

En effet, le chemin pris au retour, bien meilleur que celui suivi la veille, raccourcissait la distance de plus de la moitié.

On mit pied à terre, et, dans un Jacal probablement construit exprès pour la circonstance, les voyageurs trouvèrent une table dressée avec tous les rafraichissements dont ils pourraient avoir besoin.

Après une halte de deux heures seulement, les voyageurs remontèrent à cheval et repartirent.

Les chevaux qu'ils avaient abandonnés la veille avaient été conduits à ce nouveau relais, ils étaient en excellent état et ne se ressentaient plus de leur fatigue passée.

Don Estevan et don Jose de Sandoval avaient profité de leur courte halte, pour changer de vêtements et prendre le costume mexicain.

On approchait du Rio Grande del Norte; on voyait déjà étinceler au loin aux rayons du soleil les maisons blanches du Presidio del Norte dont on était plus éloigné que de quelques centaines de mètres au plus, lorsque tout à coup Diamant, qui jusque-là avait tranquillement galopé selon son habitude un peu en arrière du cheval de son maître, donna des marques d'inquiétude, aspira l'air avec force et soudain, s'élança d'un bond prodigieux et disparut au milieu d'un épais fourré dont les voyageurs suivaient depuis plusieurs lieues la lisière.

Presque aussitôt, un cri de douleur s'éleva du fourré, suivi du bruit d'une lutte acharnée.

Les voyageurs pénétrèrent, en toute hâte, dans le fourré.

— Tiens bon, Diamant! criait don Luis Perez, ne lâche pas!

Après avoir écarté les buissons du poitrail de leurs chevaux ils atteignirent, en moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire, le théâtre de la lutte: c'était un étroit sentier ou plutôt une espèce de douve courant presque à l'orée du fourré sur un parcours considérable; les arbres et les buissons forts serrés formaient une espèce de muraille devant cette douve en ce moment à sec, mais creusée par les eaux, et formant, à l'époque des grandes pluies, un ruisseau assez profond.

Près d'un cheval, philosophiquement occupé à arracher du

bout des lèvres quelques brins d'herbes, un homme se roulait et se défendait désespérément contre Diamant ; mais il avait beaucoup à faire, car le brave chien le malmenait fort, un machete que sans doute cet homme avait été contraint de lâcher, gisait piteusement sur le sol : tous les efforts du pauvre diable, très empêché, tendaient à se rapprocher du machete et essayer de le reprendre.

Il ne fallut qu'un regard à don Estevan pour reconnaître l'individu, à présent immobile et solidement maintenu par Diamant.

Sidi Muley et Camacho avaient mis pied à terre, après avoir fait lâcher prise au chien qui continuait à grondar sourdement en relevant les babines et fixant sur lui son regard sanglant.

— Eh ! s'écria Sidi Muley en ricannant, c'est master Peters Batt.

— Que faites-vous donc par ici, compadre ? demanda Camacho.

— Est-ce que vous venez vendre votre camelotte aux Jaguars ? reprit Sidi Muley en riant, prenez garde, ce sont des pratiques peu commodes ; mais je ne vois pas votre boîte aux marchandises.

— C'est malsain de courir ainsi seul le désert, ajouta Camacho, en hochant la tête.

Le digne Allemand, — master Peters Batt, était un Prussien de la plus belle eau, — fort empêché pour répondre, tant il avait été surpris à l'improviste, se tenait la tête basse, sans parler, lançant des regards sournois autour de lui, se creusant sans doute la cervelle pour inventer un mensonge assez plausible pour justifier sa présence en cet endroit, mais cela n'était pas facile.

Master Peters Batt était un homme d'une trentaine d'années.

Au physique, il était long et sec comme un échelas, fendu comme un compas, mais l'este, adroit, vif et agile comme un singe, dont il avait la malice et la sournoise méchanceté ; son visage même, émacié par la misère, avait une ressemblance frappante avec la tête d'un émouchet : son front était bas et presque entièrement couvert par des cheveux d'un jaune sale, ses yeux gris faïence, très rapprochés de son nez de perroquet, étaient ronds, enfoncés sous l'orbite, pétillaient d'astuce, son regard ne se fixait jamais ; sa bouche, largement fendue et presque couverte par la courbe violente du nez, avait des lèvres minces derrière lesquelles brillaient des dents blanches et larges comme des amandes ; sa barbe fauve, peu fournie, se hérissait sur ses joues ; sa physiologie, dont il savait à sa guise changer l'expression, au moyen des grimaces les plus invraisemblables, avait, quand il était au repos, une rare expression d'imprudence et de férocité contenue ; ses bras et ses jambes, d'une maigreur et d'une longueur démesurée, sans cesse en mouvement et terminés, caprice bizarre de la nature, par des pieds et des mains d'une forme exquise et d'une petitesse microscopique, lui donnait l'apparence d'un énorme faucheur qui se tiendrait sur ses pattes de derrière.

Mourant de faim dans son pays, comme la plupart de ses compatriotes, cet homme avait quelques dix ans auparavant, émigré en Amérique sans ressources d'aucune sorte ; mais prêt à tout faire pour vivre, il avait essayé toute espèce de métiers interlopes, moins avouables les uns que les autres, et, après avoir été primitivement à New-York, il était venu, à la suite de péripéties sans nombre et sans que lui-même sût comment cela s'était fait, s'échouer dans les États mexicains voisins des États-Unis.

Peters Batt ou le FAUCHEUX, ainsi que souvent on le nommait, n'avait, pendant toutes ses pérégrinations, ramassé qu'une seule chose ; une odieuse réputation dont, au reste, il semblait ne

se préoccuper que médiocrement, et le mépris général dont il ne s'inquiétait pas davantage, on racontait de hideuses histoires sur son compte, rien qu'en le voyant, on comprenait qu'elles devaient être vraies.

Par une singulière coïncidence, et que tout le monde se gardait bien d'attribuer au hasard, Peters Batt avait paru en Sonora, précisément à l'époque où le général don Lope de Tordesillas avait été investi des fonctions de gouverneur de l'État de Sonora, bien qu'en apparence ces deux hommes, l'un si bas, l'autre si haut sur les degrés de l'échelle sociale, ne se connussent pas et n'eussent aucuns rapports entre eux, cependant par une inexplicable bizarrerie, chaque fois que Peters Batt apparaissait dans une ville quelconque de l'État, on était certain d'y voir, quelques heures plus tard, arriver le gouverneur.

Ce Prussien semblait jouer auprès du général don Lope de Tordesillas le même rôle que remplissent auprès du requin les petits poissons nommés pilotes, qui servent à guider le vorace et formidable escale vers la proie qu'il convoite et que, sans leur aide, il lui serait impossible de découvrir.

Aussi, sans en avoir aucune preuve, chacun était-il persuadé que le Prussien était l'espion du général, et le redoutait comme la peste.

— Que faites-vous dans ces parages déserts, maître espion ? lui dit brusquement don Estevan agacé de son mutisme obstiné.

— Est-ce que chacun n'a pas le droit de parcourir le désert ? répondit-il enfin d'une voix traînante en haussant insouciantement les épaules, je voyage pour mes affaires.

— Elles doivent être jolies ! grommela Camacho.

— Oui, ça doit être du propre ! appuya Sidi Muley.

— Est-ce ainsi que vous me répondez, drôle ! reprit don Estevan, en faisant faire un pas à son cheval et levant sa cravache.

— Ne sais pas ta cravache sur les épaules de ce coquin, tu aurais tort, mon frère, dit vivement don Jose en intervenant.

— Tu as raison, frère, et, se retournant vers le Prussien. qu'as-tu fais de l'épingle en diamant que tu m'as volée à la dernière Corrida de Toros, misérable ? lui dit-il.

— Je ne vous ai pas volé votre épingle, reprit-il d'un air narquois, elle est tombée, je l'ai ramassée voilà tout.

— Ah ! c'est ainsi. Eh bien ! nous allons voir. Sidi Muley, prépare un nœud coulant.

— Avec plaisir ! s'écria l'ancien spahis avec empressement.

— Tu seras pendu comme voleur, chien de Prussien ! s'écria don Estevan avec colère.

— Oui, reprit-il en ricannant, quand vous me tiendrez.

Et d'un bond il s'élança au milieu des plus épais fourrés.

Mais, au même instant, il sentit un lazo tomber sur ses épaules, et il roula à demi étranglé sur le sol.

Camacho ne le perdait pas de vue, c'était lui qui l'avait laqué.

— Bien, dit Sidi Muley en se frottant joyeusement les mains, la besogne est à moitié faite, maintenant ce sera bientôt terminé.

Peters Batt, se voyant ainsi arrêté dans ses projets de fuite, et se sentant aux mains de ses ennemis, se mit à trembler de tous ses membres, comme tous les drôles de son espèce, le misérable était lâche.

— Grâce ! murmura-t-il d'une voix piteuse en tombant à genoux et joignant les mains. Grâce ! j'ai été obligé de vendre l'épingle ! Grâce ! mon bon Seigneur !

— Pas de grâce, reprit don Estevan. Est-ce fait, Sidi Muley ?

— Oui, senor ; on dit que les Prussiens aiment les pendules ; il va faire l'office de balancier, cela lui rendra la mort plus douce.

— Pardonnez à ce pauvre diable, dit don Luis en intervenant, il est indigne de votre colère.

— Non pas, répondit don Estevan, ce sera un coquin de moins.

— Pendons-le, ajouta don Jese, que réjouissait la terreur du misérable.

— Il mourra, reprit don Estevan, à moins qu'il avoue ce qu'il faisait à rôler dans ces parages.

— Et si je vous le dis, vous me ferez grâce de la vie ! s'écria-t-il comme un homme qui se noie et tout à coup aperçoit une chance de salut sur laquelle il ne comptait pas.

Il se savait aux mains d'ennemis implacables.

— Oui, répondit don Estevan, je te ferai grâce de la vie, mais pas de mensonge, ou tu mourras !

Le misérable frissonna, mais prenant son courage à deux mains ainsi que l'on dit vulgairement, il se résolut à parler.

— Senor, dit-il d'une voix tremblante, je reviens de la Sierra de « Jumanes ; » j'étais allé à Santa Fé, où je suis resté pendant trois ou quatre jours.

— Vous revenez de Santa-Fé ? dit don Estevan d'un air soupçonneux.

— Oui, senor, on m'avait promis une place de vaquero dans une hacienda ; malheureusement pour moi, je suis arrivé trop tard, quand je me suis présenté la place était prise depuis déjà trois jours.

— Ah ! fit don Estevan avec un sourire ironique, et comment se nomme la hacienda où vous vous êtes présenté ?

— Santa Clara, senor.

— Ah ça, notre ami, dit en riant Sidi Muley, la peur vous fait perdre la mémoire.

— Comment cela ? dit le Prussien avec un tressaillement nerveux.

— Parce que avant-hier soir, vers neuf heures, en revenant d'une course dans la campagne, mon ami Camacho et moi nous sommes entrés pour nous rafraîchir dans la pulqueria de no Bautista, au coin de la caille Mercaderes et de la caille Plateros, et que nous vous avons rencontré là, en train de boire du refino de Cataluna, à preuve que vous nous avez demandé des nouvelles de don Estevan, ici présent, et que nous vous avons tourné le dos sans vous répondre.

— C'est vrai, compadre, que dites-vous de cela ? ajouta Camacho, en ricanant,

— Humph ! fit don Estevan, sans compter que l'hacienda de Santa Clara n'a jamais existé que dans votre imagination, drôle que vous êtes ; attention, Sidi Muley.

— Tout est prêt, répondit laconiquement celui-ci.

Le Prussien devint livide.

— Eh bien, c'est vrai, dit-il, en jetant autour de lui des regards égarés, j'ai menti, mais je vous en supplie, ne me pendez pas, senor.

— Parle, drôle, et hâte-toi si tu ne veux pas être pendu à l'instant même.

— Oui, senor, mais à vous seul.

Don Estevan hésita.

— Pourquoi cette précaution ? dit-il.

— Vous le reconnaîtrez, senor, lorsque vous m'aurez entendu.

— Soit ! reprit le jeune homme en faisant un geste.

Ce geste fut aussitôt compris par Sidi Muley et Camacho, ils saisirent le Prussien à l'improviste, et, malgré sa résistance désespérée, ils le réduisirent en un instant à une complète impuissance.

— Senor, je vous en supplie, que voulez-vous faire de moi ? ne me tuez pas, puisque je consens à parler, par grâce ne me tuez point !

— Non, pas encore, rassure-toi, mais comme tu pourrais essayer de nous fausser compagnie, comme tu l'as fait une fois déjà, il est bon de prendre ses précautions ; fouille-le, dit-il.

Peters Batt poussa un véritable rugissement de tigre aux abois, et fit une résistance désespérée, mais après une courte lutte, il fut contraint de céder et de se laisser faire.

La visite fut minutieuse et pratiquée avec une adresse et une habileté véritablement remarquables ; d'abord on commença par les poches, plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir d'y trouver quelque chose.

Ainsi que le fit observer en riant Sidi Muley, master Peters Batt était trop fin et trop rusé pour rien laisser traîner dans ses poches.

Ces poches étaient au nombre de quatre, deux aux calzonerias, deux intérieures au dolman, elles furent impitoyablement retournées.

Ainsi que cela était prévu, on ne trouva rien, qu'un « méchero » en argent, c'est-à-dire un briquet à mèche, deux ou trois jeux de cartes bisautées et crasseuses, et enfin du tabac « picado » ou haché, renfermé dans un papier assez sale, mais qui attira l'attention de Sidi Muley et qu'il remit à don Estevan, après avoir vidé le tabac dans le sombrero du Prussien.

Ce papier portait intérieurement une ligne d'écriture, complètement inintelligible.

Voici cette ligne :

« EpolodadiuyahonimsceIricedodotedeupas. »

Toutes ces lettres étaient bien formées, mais serrées les unes contre les autres, sans solution de continuité et ni points ni virgules.

Don Estevan plia le papier et le mit tranquillement dans sa poche, sans essayer, pour le moment du moins, de le déchiffrer ; quant à Peters Batt, il tenait la tête basse et les yeux à demi-fermés, impassible comme un bloc de marbre et, en apparence du moins, indifférent à tout ce qui se passait.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Nos abonnés voudront bien se rappeler que le mois de Mars expiré, l'abonnement est de 50 par cent plus cher. Voyez les conditions sur la dernière page.

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement ; car pour peu que cela continue, nous serons forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE OU EXILI L'EMPOISONNEUR

X

UN JOUR DE BONHEUR

Homme d'initiative, le financier s'était lancé dans des entreprises qui, aujourd'hui, sembleraient des jeux d'enfants, mais qui alors paraissaient fort compliquées et surtout fort chanceuses.

Un des premiers en France, où nous sommes toujours, sous ce rapport, en retard de deux siècles sur l'Angleterre, il avait compris toutes les ressources du crédit et n'avait pas hésité à ouvrir sa caisse à l'industrie.

L'instant était propice.

Les ministres de Louis XIV essayaient alors de soustraire la France aux ruineux tributs qu'elle payait aux nations étrangères, et de tous côtés des manufactures s'élevaient, sources faibles encore de fortune, qui devaient plus tard devenir les grands fleuves de la richesse du pays.

Or, c'est à tous les hardis novateurs d'alors que Hanyvel avait ouvert sa caisse.

Les rentrées étaient sûres, les bénéfices énormes et certains, mais non réalisables de suite. Si peu réalisables, même, que tous les créanciers de Hanyvel considéraient ces avances comme autant de créances perdues.

Cependant il fallait payer les sommes considérables exigibles par le fait de la mort du financier, sommes que celui-ci, vivant, n'aurait eu à rembourser que plus tard, et qu'il eût remboursées sans difficulté, soit avec le bénéfice de ses opérations journalières, soit avec les rentrées que ne devait pas tarder à lui fournir l'industrie.

Mais il fallait payer de suite, et les valeurs disponibles étaient loin d'atteindre le chiffre des dettes, et les créanciers étaient pressants.

Parmi les plus pressants de tous se trouvait le sieur Penautier de Saint-Laurent, ancien ami d'Hanyvel, depuis longtemps en rapports d'affaires et d'amitié avec lui, mais qui se prétendait lui-même fort gêné dans ses affaires et qui, à titre de remboursement, comptait s'emparer de la charge de Hanyvel, qui était receveur général du clergé.

Telle était, que le lecteur nous pardonne cette longue digression financière, telle était, disons-nous, la situation de « la succession Hanyvel », pour parler comme les gens de justice et d'affaires.

Pour Olivier, rien ne sembla perdu. Il se plongea courageusement dans les comptes, compulsait les livres, les papiers, les dossiers, fit mille démarches, vit les juges, aidé dans tous ses travaux par son maître, M. de Mondeluit.

Et enfin se démena tant et si bien qu'au bout de moins de quinze jours, il put annoncer à madame Hanyvel qu'il sauverait au moins un quart de l'immense fortune. Ce devait être une grande opulence.

Tout entier à son amour, et aux affaires qui étaient encore une part de son amour, Olivier vivait à mille lieues des choses de ce monde ; l'univers, pour lui, c'était cet hôtel qu'habitait encore Henriette et qu'il espérait bien lui faire restituer.

Aucun orage ne troublait donc son horizon, lorsqu'un soir, comme il était en conférence avec des hommes d'affaires à l'hôtel

Hanyvel, Cosimo vint le prévenir qu'une vieille femme demandait à lui parler.

— Je ne puis m'éloigner d'ici, répondit Olivier ; si elle vient pour solliciter quelque service, tache, mon bon Cosimo, de me remplacer.

— Monsieur, votre présence est indispensable.

— Je ne puis.

— Pourtant, monsieur...

— Je te dis que m'éloigner est impossible.

— Au moins, monsieur, reprit le vieux serviteur avec une obstination incompréhensible chez lui, permettez que je vous parle un instant en particulier.

Tout en maugréant de cette étrange instance, Olivier suivit son domestique dans une pièce voisine.

— Monsieur, lui dit-il encore, hâtez-vous : cette femme n'aurait qu'à s'impacienter d'attendre et à s'éloigner.

— Quoi ! encore ? dit durement Olivier en frappant du pied.

— Monsieur, mon cher maître, murmura Cosimo, c'est de la part du marquis.

Olivier pâlit à ces mots, comme à l'annonce de quelque douloureux événement. Un pressentiment vague, incompréhensible, mais terrible pourtant, lui serra le cœur.

Cependant il n'hésita pas une minute.

— Cours à la maison, dit-il à Cosimo, fais attendre cette femme, je te rejoins à l'instant.

Il se hâta alors de rentrer dans l'appartement où se tenait la conférence, fit agréer ses excuses, prit avec les hommes d'affaires rendez-vous pour un autre jour, et se hâta de regagner son logis.

Comme il entra chez lui, une femme mise comme les ouvrières aisées, et qui se tenait dans la première pièce, se leva.

— Ma bonne femme, lui dit Cosimo, voici mon jeune maître, messire Olivier, vous pouvez maintenant remplir votre commission.

La femme tira alors de la poche de son tablier un mince rouleau et le donna à Olivier :

— On m'a chargé de vous remettre ceci en mains propres, monsieur, en me recommandant de vous prévenir comme j'ai prévenu votre domestique, que c'était de la part du marquis.

Olivier remercia la commissionnaire, lui donna, en la congédiant, quelques pièces de monnaie, et après avoir soigneusement fermé la porte, il défit le rouleau avec une fébrile agitation.

Dans le rouleau il trouva une petite fiole pleine d'une liqueur rouge.

A cette vue, Cosimo poussa une douloureuse exclamation.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? demanda Olivier inquiet ; tu as pâli...

— Rien, monsieur, rien, balbutia Cosimo en essayant en vain de se remettre d'une grande émotion ; ne vous inquiétez pas de moi ; mais, lisez, je vous prie, plutôt cette longue lettre jointe à cette fiole.

Olivier n'insista pas davantage. Lui aussi, avait hâte de connaître le contenu de la lettre de son père adoptif ; il lut donc à haute voix :

« Mon fils,

» Pénètre-toi bien de cette lettre. De ta ponctualité à exécuter mes ordres dépend mon existence.

» Demain mardi, une heure avant le coucher du soleil, rends-toi au cimetière de la paroisse de la Bastille.

» Vers l'endroit où l'on entasse pêle-mêle la dépouille mo

» telle des indigents, tu trouveras une fosse fraîchement ouverte
» et attendant son cadavre.

» Cache-toi non loin de cette fosse et attends.

» A la tombée de la nuit, deux hommes, deux guichetiers de
» la Bastille, arriveront portant une bière. Ils la jetteront à la
» hâte dans la fosse, — Dieu veuille qu'ils ne la recouvrent que
» de peu de terre ! — puis ils s'éloigneront.

» Espie leur sortie du cimetière.

» Alors, sans perdre une seconde, cours à la fosse, enlève la
» terre, tire le ceroueil et décloque-le. Ne va pas trembler ni te
» troubler.

» Il faut, la bière ouverte, desserrer les dents du cadavre
» qu'elle renferme et faire glisser entre les dents trois gouttes
» de la liqueur rouge de la fiole que je t'envoie.

» Après quelques minutes d'attente, renouvelle la même expé-
» rience.

» Si, après un quart d'heure, le corps était toujours inerte,
» n'hésite pas à verser dans sa bouche le reste du contenu de
» la fiole.

» Ainsi, peut-être, tu me rendras la vie.

» Car c'est moi, Olivier, qui, las de ma prison, tente ce
» suprême et terrible moyen de recouvrer ma liberté.

» Un mot encore. En même temps que toi peut-être, pre-
» nant des précautions pour ne pas être vu, tu apercevras, au
» cimetière, un gentilhomme, grand et de noble figure.

» Si, les guichetiers funèbres partis, il court à la fosse, laisse-
» le faire, ne parais pas. S'il s'éloigne avec les guichetiers, agis
» alors, mais prends garde à lui, ce serait, dans ce dernier cas,
» mon plus mortel ennemi. Sois armé, et au besoin...

» Tu peux te fier à Cosimo, l'emmenner même. Courage et
» espoir. »

Lorsque Olivier eut achevé la lecture de cette lettre étrange,
il était plus pâle que le cadavre qu'il devait aller, le lendemain,
arracher à la tombe.

Les dents de Cosimo claquèrent de terreur.

— Oh ! monsieur, dit-il enfin, mes cheveux se dressent sur
ma tête lorsque je songe aux terribles souffrances qu'a dû endu-
rer mon pauvre maître avant d'arriver à cette idée effrayable.

— Mais quel moyen emploiera-t-il pour faire croire à sa
mort !...

— Ah ! monsieur, répondit Cosimo, frissonnant comme à
un terrible souvenir, il est bien puissant, monsigneur le marquis,
bien puissant.

La voix tremblante du vieux domestique, son effroi, remu-
rent dans le cœur d'Olivier les plus étranges soupçons ; ses pres-
sentiments commençaient à prendre la réalité. Il eut honte
d'interroger cependant, et ce fut Cosimo qui, le premier, rompit
le silence :

— Savez vous, monsieur, dit-il, que nous risquons demain
trois ou quatre fois la potence, sans parler de l'épée de l'homme
qui sera là ! Violation de sépulture, sacrilège, prisonnier d'État...
Enfin ! nous exécuterons les ordres du marquis, n'est-ce pas ?

— En doutes tu ? s'écria Olivier avec feu ; hésiter seulement
serait un crime horrible. Me demanderait-il la vie, je la donnerais
sans réflexion, sans murmure. Et cependant, reprit-il après une
pause, la vie m'est bien chère en ce moment !...

XI

LE CIMETIÈRE DE LA BASTILLE

Les derniers feux du soleil couchant empourpraient l'horizon,
lorsque Cosimo et Olivier, tous deux armés jusqu'aux dents, dépas-
pèrent les remparts ténébreux de la Bastille, se dirigeant vers l'hum-
ble cimetière où on enterrait alors les prisonniers morts dans la
forteresse royale.

Le champs de repos où le terrible arbitraire du roi de France
cachait ses victimes, carfois après les avoir hideusement défigurés,
pour que la tombe, comme la prison, gardât un éternel secret,
était situé dans un coin complètement désert, bien que fort voi-
sin de la porte Saint-Antoine, à droite de la grande route qui con-
duisait au château de Vincennes.

Dès le matin de ce jour, après une nuit ensuivie des rêves
les plus atroces, suffisamment expliqués par la lettre si étrange
du marquis, Olivier avait voulu se mettre en route.

Pour justifier son impatience et amener à son avis Cosimo
qui voulait attendre, le jeune homme s'obstinait à voir dans ses
songes de la nuit de sombres avertissements.

— J'entendais, disait-il à chaque instant, comme une voix
étouffée partant de dessous terre. Olivier, me disait cette voix, Oli-
vier, le poids de cette terre écrase ma poitrine, hâte-toi, l'air me
manque ; un instant encore, et tu ne trouveras plus qu'un cada-
vre que tes soins ne ranimeront pas.

— Vaines imaginations de la fièvre, monsieur, répondait
Cosimo, qui pour rassurer son maître, trouvait encore la force de
commander à ses propres inquiétudes, vous eussiez mieux fait
d'agir comme moi, qui n'ai pas clos l'œil, et de ne point essayer
de dormir.

— Mais, réfléchis donc, mon ami, reprenait Olivier, réfléchi
donc à la terrible responsabilité qui pèse sur nous ; la vie de
l'homme que nous aimons le mieux au monde dépend de notre
empressement. Si l'heure avait été avancée ?

Si, au moment où nous discutons ici froidement, on le des-
cendait dans la fosse ? Tiens, à cette idée, mes cheveux se hériss-
sent d'horreur. Car, enfin, on peut avancer l'heure...

— Impossible, monsieur, ce n'est pas en plein jour qu'on
enterre les prisonniers de la Bastille.

— Tu le crois, mon ami, tu le dis ; mais si tu te trompais !
Si aujourd'hui, par exemple, un hasard, un événement que tu ne
peux prévoir, faisait violer toutes les règles habituelles ! Ah ! je
ne m'en consolerais jamais, et toi, Cosimo, tu aurais, jusqu'à ton
heure dernière, le plus terrible des remords.

— Non, monsieur, car j'aurais fait mon devoir.

— Ton devoir ?

— Oui, mon maître, mon devoir. M. le marquis nous ordonne
de suivre ses instructions à la lettre ; suivons ses instructions à la
lettre.

L'exactitude ne consiste pas à devancer l'heure, mais bien à
arriver juste à l'heure. Je connais le marquis ; il n'a rien donné au
hasard, soyez-en convaincu.

Il nous a dit : « à la nuit tombante, » attendons. Savez-vous,
d'ailleurs, si notre présence n'éveillerait pas certains soupçons ?

J'ai entendu conter des histoires épouvantables de prison-
niers auxquels on tranchait la tête, bien qu'ils fussent morts ; le
tronçon seul était porté au cimetière, et la tête était jetée dans
quelque oubliette de la Bastille.

— Oh ! mon ami, tu te fais donc un jeu de mes angoisses,

que tu me racontes là des légendes populaires, qui, j'en suis sûr, n'ont pas le moindre fondement.

— Ce n'est que trop vrai, hélas !

— Oh ! quelle terreur nouvelle et plus grande encore que toutes les autres ! Cosimo, si nous n'allions trouver dans la bière qu'un cadavre mutilé !...

Le vieux serviteur garda un instant le silence.

L'émotion était trop violente pour ses forces ; à combattre des angoisses qui étaient aussi les siennes, son courage s'épuisait. Enfin, d'une voix mal assurée, il répondit :

— Ce serait un horrible malheur, monsieur ; mais alors la conscience d'avoir exécuté à la lettre les ordres donnés serait notre consolation.

Et elle nous manquerait, cette consolation, si l'idée pouvait nous poursuivre, que, par notre présence au cimetière au milieu du jour, par nos allées, nos venues, notre air morne et inquiet, nous avions éveillé les soupçons et ainsi amené une si affreuse catastrophe.

A toutes ces raisons, Olivier dut se rendre. Cosimo avait d'ailleurs déclaré qu'il ne l'accompagnerait que lorsque le moment serait venu.

Le jeune homme attendit donc, mais avec cette patience haletante que connaissent seuls ceux qui, le cœur serré, ont compté les secondes dans l'attente de quelque événement terrible, décisif sur leur vie, et dont ils ne pouvaient ni retarder ni précipiter le dénouement.

Il attendit avec cette anxiété folle du joueur qui vient sur une seule carte d'exposer toute sa fortune et qui, muet, immobile, le front tendu, l'œil dilaté, un brasier ardent dans la poitrine, croit avoir vécu un siècle, durant la seconde nécessaire au banquier pour donner la carte qui doit décider de son sort.

Vingt fois, pour tromper l'attente, il relut dans cette journée la lettre du marquis.

Il s'arrêtait sur tous les mots, les méditait, les commentait, cherchait à en tirer quelque induction pour ou contre la réussite.

Tout à coup il s'interrompait ; il lui semblait avoir entendu des pas dans l'escalier ; il croyait entendre heurter à la porte.

D'étranges idées traversaient son cerveau comme une flèche de feu. Si le marquis avait été descendu dans la tombe ?

S'il s'était éveillé dans la nuit du cercueil ? Aurait-il réussi à briser la bière, à soulever la terre jetée dessus ?

Alors une terreur voisine de la folie se lisait sur sa physionomie, l'égarément dans ses yeux.

— Écoute, disait-il à Cosimo, je ne me trompe pas, c'est bien la voix que j'entends...

En présence de l'exaltation du jeune homme, le pauvre Cosimo se faisait les reproches les plus amers.

— Comment faire, se disait-il, pour distraire un instant sa pensée ? Si cela dure, il sera fou avant la fin du jour. Ah ! cette lettre, j'aurais dû l'ouvrir moi-même et ne la communiquer qu'au dernier moment. Tu as manqué de prudence, vieux Cosimo, et tu en es cruellement puni.

Alors, pour ramener l'attention d'Olivier vers des faits plus réels, il recommençait avec lui le plan par eux discuté cent fois pour sauver le marquis.

Ils calculaient toutes les chances, rejetant toutes les bonnes, n'acceptant que les pires ; et, tous les événements les plus malheureux admis, ils cherchaient des expédients, des ressources.

Puis, une fois encore, ils s'assuraient que toutes leurs précautions matérielles étaient bien prises ; il ne fallait pas échouer au moment de toucher le but faute d'une précaution.

Ils avaient bien tous les objets qui pouvaient leur être nécessaires ou utiles : une pelle avec un manche fort court, pour creuser la terre, une petite pioche, un ciseau pour faire sauter les clous de la bière, un marteau.

Et encore mille réconfortants pour celui qu'ils allaient essayer d'arracher au trépas, des habits, un marteau.

Pour eux, des armes, car ils étaient déterminés à attaquer ou à se défendre jusqu'à la mort.

Pendant toutes ces occupations, toutes ces discussions perdues, le temps marchait. Quatre heures sonnèrent à l'église voisine.

— Enfin ! s'écria Olivier en sautant sur son épée, l'heure est venue, partons.

— De grâce, monsieur, pas encore !...

— Si, reprit impérieusement le jeune homme, il est temps, je ne saurais attendre davantage.

Ne comprends-tu pas que demeurer ici, renfermé dans cette chambre, m'est impossible !

Nous marcherons lentement, si tu le désires, nous prendrons des détours, nous allongerons notre chemin d'une lieue, de deux, de quatre, peu m'importe ! mais nous marcherons au moins !

Nous dépenserons un peu de cette activité qui me tue, nous ne serons plus immobiles et passifs. Nous cesserons de nous démenager dans les incertitudes de l'espérance et de la crainte, de nous agiter dans le vide. Partons, je le veux.

Cosimo ne résista plus.

Ensemble, à la hâte, ils terminèrent leurs préparatifs ; ils cachèrent sous leurs habits leurs armes et leurs outils, enfin ils sortirent comme l'horloge venait de frapper le quart.

En arrivant dans la rue :

— Monsieur, dit Cosimo, nous n'avons point songé à nous assurer d'une voiture ; il est bien possible que M. le marquis ne puisse marcher ; d'ailleurs, il voudra peut-être quitter Paris immédiatement ; d'une fuite rapide son salut peut dépendre.

Depuis le matin le vieux domestique pensait à prendre cette précaution si nécessaire ; s'il n'en avait pas parlé plus tôt, c'est qu'il la gardait comme une ressource dernière contre l'impatience d'Olivier.

— Nous allions pourtant oublier cela, le plus utile peut être. Où donc avons nous la tête ?

— Je crois que nous l'avions un peu perdue.

— Parle pour toi, Cosimo, je n'ai jamais été, quant à moi, si bien de sang-froid.

Ça, il nous faut de suite une bonne voiture et de vigoureux chevaux, qui puissent d'une traite mettre quinze lieues au moins entre Paris et nous.

Faisons vite, nous avons assez d'or pour hâter les plus lents.

— Mais où enverrons-nous la voiture nous attendre ?

— Sur la petite place qui est en dehors de la porte Saint-Antoine. Je sais là un endroit fait exprès, le cocher pensera qu'il s'agit d'un duel, il sera parfaitement tranquille et dormira pour abrégé le temps.

Au besoin, le dernier moment venu, si le marquis ne peut absolument pas marcher, nous ferons avancer la voiture jusque sous le mur du cimetière, car nous serons, j'imagine, obligés de passer par-dessus le mur.

On n'aura pas l'obligeance de nous laisser la porte ouverte ; mais hâtons-nous, le temps presse.

Malgré toute leur activité, ils ne trouvèrent pas tout d'abord ce qu'ils cherchaient.

Alors, comme maintenant, quinze mille voitures ne broyaient pas, du matin au soir, le pavé de la capitale.

Enfin ils rencontrèrent des chevaux à souhait. Mais il leur avait fallu plus de trois quarts d'heure de recherches et de démarches. C'était toujours autant de gagné.

Cette fois, il était vraiment temps de se mettre en route. Cosimo garda la voiture s'éloigner au petit trot, le cocher avait ses instructions.

— Maintenant, dit-il à Olivier, je crois que nous pouvons partir.

Le cocher se couchait lorsqu'ils franchirent les portes du cimetière.

Ils commencèrent aussitôt à examiner les lieux avec le plus grand soin.

Au moment suprême, une connaissance exacte du terrain leur pourrait être de la plus grande utilité.

On pouvait en cet endroit se croire à vingt-cinq lieues de Paris, dans quelque coin de la forêt de Compiègne.

Des arbres séculaires y étalaient leurs branches puissantes.

Nul jardinier n'y était chargé d'arrêter une végétation luxuriante, et de tous côtés se dressaient des massifs d'aubépine ou de sureau.

Seuls les bruissements des feuilles ou le vol effarouché de quelque oiseau dans les branches troublaient le silence de ce désert.

Rien dans cette solitude n'arrivait des bruissements de Paris, de ce tapage lourd et continu qui annonce au loin le voisinage de la capitale, semblable aux sourds mugissements des vagues lorsqu'on approche de la mer.

Les tombes y étaient nombreuses. A peine y apercevait-on çà et là, quelque pierre moussue, à moitié cachée par le lierre et les ronces.

L'herbe drue, épaisse et forte, témoignait que depuis des années la terre n'y avait pas été retournée.

Le sol, enfin, n'avait pas ses ondulations qu'on remarque dans les cimetières, semblables aux sillons des champs de blé après la récolte, et qui annonce que la terre a eu sa moisson de cadavres.

Olivier et Cosimo allaient dans cette solitude, assourdissant le bruit de leurs pas.

Ils craignaient de troubler la morne tristesse de ce silence et d'éveiller l'attention. Ils parlaient tout bas.

— Voyez donc le mur en cet endroit, monsieur, dit Cosimo.

— Oui, il est à peu près écroulé... l'accès de cette brèche est aussi facile que celui d'une porte.

— Certainement, c'est par là que nous passerons.

— Mais, reprit Olivier préoccupé, je ne vois pas ici de fosse béante; sans les deux ou trois pierres que je vois là-bas, je ne sais, vraiment, si je me croirais dans un cimetière.

— Chut, monsieur, murmura Cosimo, quelqu'un...

Olivier s'arrêta.

— Où? demanda-t-il.

— Là, un homme! Il creuse une fosse, nous n'avons plus besoin de chercher.

En cette partie de l'enclos, on avait abattu les arbres, l'herbe avait été arrachée, le terrain à peu près nivelé.

Les fossoyeurs avaient fait office de pionniers. Ils avaient défriché pour donner aux prisonniers les six pieds de terre qui reviennent à chacun de nous après la mort.

Le sol avait été fraîchement remué tout autour, l'herbe était rare. Des fosses à peine fermées apparaissaient à côté de la fosse qui s'ouvrait.

— Ne vous sembla-t-il pas, monsieur, demanda Cosimo, que nous sommes un peu éloignés de l'endroit où nous allons avoir affaire tout à l'heure? Nous ne distinguons rien d'ici.

— Il faut nous rapprocher, dit Olivier, mais tâchons de ne pas appeler sur nous l'attention de cet homme.

— Autant que possible, il faut l'éviter, mais si par malheur un de nous, par un mouvement mal calculé, le fait regarder de notre côté, n'ayons pas l'air de nous cacher, nos allures mystérieuses l'inquiéteraient.

— Nous feindrons d'aller prier sur la première venue de ces tombes.

— Ou plutôt, mon vieil ami, nous prierons réellement Dieu pour la réussite de notre tâche, hélas! ce que nous pouvons est bien peu de chose sans sa protection.

Ils se glissèrent alors entre les arbres, profitant des moindres replis du terrain, allant d'arbre en arbre, de buisson en buisson.

Ainsi ils réussirent à tourner la clairière et se trouvèrent à vingt pas, tout au plus, du fossoyeur.

Une touffée énorme de sureaux en fleur les abritait admirablement.

Ils s'assirent et déposèrent sous les feuilles leurs outils et les habits destinés au marquis. Puis, à tout hasard, ils préparèrent leurs armes.

— Maintenant, dit Olivier avec un soupir de soulagement, nous sommes prêts, attendons.

Le fossoyeur cependant continuait sa besogne, lentement, tranquillement, à son loisir, comme un homme qui a du temps devant lui. Il sifflait gaiement un refrain populaire.

De sa cachette, Olivier et Cosimo pouvaient suivre ses moindres mouvements.

Pour plus de facilité, il était descendu dans la fosse, qui pouvait avoir alors deux pieds de profondeur.

Entre chaque pelletée de terre, il marquait un instant de repos, par moment il se baissait, quelque caillou bizarre attirait-il son attention, il se baissait, le ramassait, l'examinait avec soin, puis le jetait au loin dans n'importe quelle direction.

Un de ces cailloux, assez gros, vint frapper une branche à une faible distance de la tête de Cosimo.

— Le butor a failli me blesser, grommela le vieux domestique.

(A. CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN.....\$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1888, B. de P., Montréal.

4, Rue St. Jacques